

AU-DELÀ
DES
MONTAGNES

Claire Béguin

Copyright 2021 Béguin Claire

Deuxième édition

Tous droits réservés

Reproduction interdite

ISBN : 979-10-359-6662-1

Marque éditoriale : publication indépendante

Couverture réalisée par : Sergio ZARATE, illustrateur.

Produit en France.

AU-DELÀ
DES
MONTAGNES

Claire Béguin

Pour mes enfants Sarah, Logan et Alicia.

Pour que vous puissiez profiter de mon expérience à travers ce livre à défaut de pouvoir la vivre... Une aventure déstabilisante, enrichissante.

À mes amies d'enfance Julia et Sara Castillo-Quispe.

PROLOGUE

Les nombreuses heures de vol et les escales successives avaient eu raison de mon énergie, pourtant vive. À demi-éveillée, je reçus un plateau sous cellophane en guise de déjeuner. À l'intérieur se trouvaient une salade, un plat et un fruit. Banal, en apparence seulement, car le plat principal était en fait composé essentiellement de tortue. Je n'avais jamais goûté ce mets. Motivée par la faim, je dégustai avec prudence une bouchée. Exquis ! La tortue ça se mangeait et ça n'avait ni le goût du poisson ni celui de la viande. La saveur de cet animal était fine, incomparable.

Mon frère, qui n'avait rien avalé, s'impatientait. Le voyage était trop long. Il agitait sa petite tête blonde en tous sens, au désespoir de mes parents et de l'hôtesse de l'air qui cherchait depuis un moment

par quel moyen elle pouvait bien le faire tenir en place. Elle nous offrit des pochettes de coloriage. Réconcilié avec la position assise, mon petit frère se mit tout de suite à l'ouvrage. Moi, je préférais observer.

Mon regard survolait les montagnes. À travers le hublot encrassé du majestueux Boeing 747, je prenais plaisir à admirer les paysages de cette nouvelle terre qui s'offraient à moi. Je les avais longtemps imaginées ces montagnes mais jamais je n'aurais pu croire que les rondeurs des dunes de la côte laisseraient si vite place à de grands pics lunaires roux et gris, glacés d'une neige immaculée. Les sommets, gardiens d'un spectacle qui n'était visible que du ciel, contrastaient avec des lacs circulaires qui venaient embrasser leurs pieds. Ces étendues d'eau, d'un bleu quasi irréel, devaient être les yeux d'un monde inhabité. Ils reflétaient leur pureté jusqu'au plus profond de leur âme. Ils en étaient presque inquiétants.

Là, tout m'était encore inconnu. Je n'avais jamais encore vu quelque chose de pareil ! Et pourtant, du haut de mes dix ans, mes parents m'avaient déjà initiée à la découverte de divers pays

méditerranéens et pas qu'un seul. La Grèce, la Yougoslavie, la Hongrie, l'Italie, l'Espagne, le Maroc ou encore l'Egypte... Toutes les vacances scolaires étaient l'occasion d'un nouveau départ. Mais cette fois-ci c'était différent. Je venais dans ce pays pour y vivre. J'avais dit « oui » immédiatement, sans réfléchir. Cependant, j'ignorais tout. Ce pays, je ne le connaissais pas. On avait dû me montrer des photos certainement et puis, un an avant le départ, mes parents avaient pris l'initiative de nous inscrire mon frère et moi à un cours d'espagnol avec une certaine Maria Del Mar, étudiante, domiciliée à Marseille et qui arrondissait ses fins de mois en nous inculquant comptines et jeux de rôles dans sa langue maternelle.

L'avion commença à ralentir, on nous annonça un atterrissage imminent. Brusquement apparut une piste de terre, sableuse et poussiéreuse, jaunâtre, entourée de rien. Si, là-bas, au loin, un local sur la droite et enfin quelques personnes, des péruviens. C'était ça. C'étaient eux ; des êtres chétifs, mats de peau, arc-boutés mais souriants et habillés de façon vétuste. Ils paraissaient porter le Monde sur leurs épaules.

Dans mon rêve, ça n'était pas ainsi. On descendit d'avion, on sauta dans un taxi et on se dirigea vers la ville. Cette ville qui allait devenir la nôtre. La Cité du Soleil, le Nombriil du Monde, c'était donc ça ?!

Dans ma tête, je tentais de gommer l'étrange pour me raccrocher à des éléments familiers. Déboussolée, je cherchais des détails, des choses insignifiantes qui pouvaient me rappeler quelque chose : le sourire du chauffeur de taxi, son regard, ses habits... Mes parents avaient l'air confiants et cela me réconfortait. Ils avaient repéré les lieux lors d'un voyage organisé qu'ils avaient entrepris avec une agence l'année précédente. Ils avaient visité le pays et en étaient en quelque sorte tombés amoureux, plus exactement, je crois que c'est ma mère qui s'était énamourée éperdument de ce lieu, et mon père avait accepté de la suivre dans cette aventure, ayant tous deux l'espoir de donner un nouveau souffle à leur union.

CUSCO

Cusco était la ville qui allait m'abriter durant neuf mois. Cette cité Inca allait me protéger, me mater, je le sentais. Il se dégageait d'elle un sentiment d'apaisement et de grandeur, elle exaltait une impression de plénitude intra-utérine. Là-bas, au-delà des montagnes, on se sentait au-dessus de tout. À trois mille trois cent douze mètres d'altitude, l'air y était frais, pur, comme celui que l'on respire à travers sa mère. Encore étrangère, je lui appartiendrai, je grandirai en elle. Je m'imprégnais de ses odeurs. Elle laisserait en moi son empreinte, j'en étais sûre.

Là-haut, toutes les couleurs étaient accentuées. Le manque d'oxygène rendait le ciel bleu azur, les nuages éclatants et la terre plus belle que jamais, presque plus dorée que le soleil. Je ne pouvais pas en douter, c'était bien la Cité d'Or.

On se dirigea vers un hôtel familial perché, au coin d'une ruelle sinieuse. Bleu et blanc, rappel céleste situé au pied de l'extraordinaire site archéologique de Sacsayhuamann, l'établissement semblait dominer le centre historique. Je ne soupçonnai pas alors qu'il deviendrait notre maison pendant trois mois. C'était donc le temps nécessaire pour assurer le caractère définitif ou presque de notre présence en ces lieux ? J'attendais avec un semblant de patience que notre inscription sur le registre soit terminée et la fenêtre contigüe me présentait les maisons du quartier, peintes à la chaux. Elles étaient sublimes. Roses, bleues, vertes ou même violettes, un pastel d'artiste était passé par là. On en oubliait l'austérité du sol en terre battue, la précarité des intérieurs. Ces maisons étaient le cœur de la ville. La beauté des murs irréguliers, couleurs délicates et joyeuses, habilement emboîtées à la main, briques de terre et d'herbe sèche, prouvait la magnitude de ce peuple qui savait utiliser au mieux les dons faits par la Pachamama, déesse de la Terre et mère du peuple Inca.

Les présentations avec le patron de l'hôtel faites, on intégra notre nouveau logement. En guise de villa, deux chambres. Pas de cuisine, pas de salon, une salle de bain. Heureusement. C'était modeste, simple, dénué de personnalité, mais propre. Pour déjeuner, on irait au restaurant : quelle fête ! Quelle joie, qui eut tôt fait de disparaître car on ne savait pas mesurer la chance qui nous était cédée et on s'y habitua vite, trop vite. On se lassa de toujours faire l'effort de bien se tenir à table, de finir toute son assiette, d'observer avec honte des enfants qui mouraient de faim derrière la vitre du restaurant, pendant que notre panse s'apprêtait à déborder.

Le gérant de l'hôtel se révéla un homme fort sympathique, paternel, qui nous prit sous son aile, mon frère et moi. Il souhaitait partager avec nous ce qui le liait à sa terre. Réticente par timidité, j'avais un peu peur.

C'est qu'il avait l'air d'être capable de colère envers son personnel, alors je n'osais pas trop lui parler. Lui discutait avec nous et accepta de nous garder mon frère et moi, lorsque nos parents devaient effectuer des formalités administratives ou des démarches

de cet ordre-là qui remplissent la vie des grandes personnes et qui devraient nous permettre d'avoir notre propre habitation. Peut-être même qu'ils obtiendraient un emploi. Fier de sa culture, l'hôtelier nous enseignait des bribes de Quechua, le dialecte de ses ancêtres. Son enthousiasme à nous faire confiance de ses précieuses connaissances me touchait. Sa persévérance le rendit important pour moi.

Papa et maman arrivèrent. Il fallait se ravitailler. Nous nous rendîmes au marché, lieu de prédilection pour cette tâche quotidienne. Nous n'allions pas au supermarché, on épousait les mœurs de la majorité des habitants. Les supermarchés étaient les répliques miniatures de leurs cousins nord-américains et de plus hors de prix. Les produits industriels ou de luxe y étaient réservés à une certaine catégorie de péruviens. Nous, on y entrait seulement pour y acheter du lait, des yaourts et du chocolat. Les habitudes alimentaires européennes demeuraient tenaces malgré nos efforts à s'intégrer.

On trouvait tout au marché : denrées alimentaires mais aussi vêtements, appareils électro-ménagers, produits d'hygiène... A quoi bon enrichir les Américains. On pouvait y dénicher aussi des articles plus improbables pour nous européens, comme des serpents ou des cerveaux de singe, tués et ramenés de la forêt amazonienne par des Indiens qui les vendaient. Ils seraient mangés.

C'était indéniable, le marché présentait un tableau multicolore dans lequel on pouvait apprécier toute la diversité de la population, de leurs coutumes et savoir-faire. Les marchandes de pelotes de laine côtoyaient les fileuses qui s'acharnaient à une production maximale des bénéfiques que leur fournissaient leurs lamas, les doigts déformés à force d'ouvrage. Les étals d'épices les plus variés embaumaient le décor de leurs senteurs exotiques, auxquels succédaient les présentoirs de fruits aux airs chimériques pour nous, Européens. Ainsi, les mangues et papayes orangées mettaient en valeur les multiples déclinaisons de bananes, des plus vertes aux plus discrètes, ces « plátanos » roses, dont la chair arborait la délicatesse d'une providence divine. Même les jaunes, communes,